Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Dictionnaire

En collaboration

Volume 12, Number 2, March–April 1970

Dictionnaire politique et culturel du québec (2)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

En collaboration (1970). Dictionnaire. *Liberté*, 12(2), 6–30.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

B

BAROQUE

On sait que selon l'esthétique baroque, la fonction se subordonne au décor, la structure se cache au profit de l'apparence, bref, le paraître l'emporte sur l'être. A-t-on jamais réfléchi au fait que le Québec est le pays le plus baroque qui soit et qu'allant plus loin que tous les autres, il s'est même doté d'une politique baroque ? Ne relève-t-elle pas de l'esthétique baroque, cette politique municipale qui dissimule les taudis derrière des palissades de couleur, et qui songe à créer une maison d'opéra (forme baroque par excellence) avant d'ouvrir des parcs et des piscines ? Il n'est pas beau, non, le décor de Terre des Hommes, même si les hommes, pendant ce temps, ont peine à vivre ? Vive donc le baroque dont une autre caractéristique, comme on le sait aussi, est la prédominance du vide sur le plein.

ANDRÉ BELLEAU

BAS DU FLEUVE (ou bas St-Laurent)

Région du Québec, aux limites mal définies qui sont le sujet de querelles de géographes. Les Montréalais, ignorant des choses du fleuve, s'y croient déjà en Gaspésie. Les Gaspésiens lorsqu'ils y passent d'aventure (et c'est rarement) se croient déjà en Gaspésie. Les Gaspésiens lorsqu'ils y passent d'aventure (et c'est rarement) se croient déjà arrivés aux banlieues de Québec. Les touristes étatsuniens (notre état-soeur) la traversent en trombe, aspirés par la promesse de Percé. Si bien que cette région conserve la pureté d'une vierge de campagne, ce qui lui donne un caractère prenant.

Tourné vers l'un des plus beaux golfes du monde, et à l'endroit de sa plus grande beauté, le Bas du fleuve possède tout : des villes non artificielles, des villages calmes, une agriculture sans exagération, des rives sauvages, des sanctuaires d'oiseaux, des batures romantiques, des forêts en bon état, des lacs, des rivières. Le paradis vous dis-je. Pourvu que cela dure, et que l'on ne s'avise de s'en apercevoir.

JACQUES FOLCH

C

CHARLEBOIS, Robert

Né le 25 juin 1944 à Montréal, Robert Charlebois a commencé à chanter au collège de Rigaud, mais en amateur. Peu après, soit en 1960, il enregistrait son premier disque, un long jeu qui ne comportait que des chansons gentiment poétiques, tendres et parfois sentimentales. Le disque n'eut qu'un succès limité, et l'auditoire de Robert Charlebois se limitait aux boîtes à chansons d'étudiants et aux récitals intimes entre amis. Rien ne laissait prévoir l'explosion qui allait suivre.

Cette explosion se produisit au cours de l'hiver 1968 sur la scène de la Comédie-Canadienne et du coup la chanson québécoise était transformée. Ses compagnons d'armes, dans ce premier spectacle intitulé « L'Osstidcho » avait noms Louise Forestier, Yvon Deschamps, Mouffe et le Jazz Libre du Québec. Ils allaient, tous ensemble, faire équipe pendant un an et demi.

Ce fut l'invasion des barbares. Jamais le Québec n'avait été assailli à ce point par un chanteur populaire et une équipe de spectacle dont les exagérations en tous domaines firent la gloire et la renommée.

Dans cette équipe, il faut de façon toute spéciale mentionner Marcel Sabourin qui a écrit le texte de la plupart des chansons de Charlebois, le poète Péloquin, auteur des paroles de son plus grand succès « Lindbergh » et surtout peut-être le Quatuor du Jazz Libre du Québec qui sut insuffler aux mélodies de Charlebois une dimension extraordinaire, des sonorités nouvelles, recourant à tous les trucs de l'électronique et de la sonorité industrielle.

Le groupe présenta plusieurs spectacles qui se caractérisaient dans l'ensemble par un relâchement admirable sur tous les plans : langage, tenue en scène, etc., la légende de Robert Charlebois s'accréditait : le tendre dieu pouvait tout se permettre dans ses costumes scintillants et sous l'immense botte de poils frisés qui lui tenait lieu de chevelure. Il accentua le côté « joual » de son vocabulaire, introduisit le juron dans ses chansons et entre ses chansons ; ses disques connurent de très grands succès de vente.

Par quel hasard, en 1969, le patron de l'Olympia de Paris, Bruno Coquatrix, fut-il amené à engager Charlebois et sa bande pour une série de spectacles à Paris ? Nul ne semble pouvoir le dire avec exactitude. Mais toujours est-il que le 26 mars 1969 Robert Charlebois débutait à l'Olympia, après de nombreux accrochages avec le maître des lieux qui aurait parlé, à leur propos, d'une « bande de délinquants ». Le soir de la sixième représentation, le drame se produisit : Robert Charlebois brisa la batterie, lança les morceaux dans l'auditoire, cracha sur le plancher de la scène, etc. Sa carrière parisienne avait pris fin de même que son association avec Louise Forestier. Trois jours plus tard, il retrouvait ses amis à Montréal.

On aurait cru qu'il ne s'en relèverait pas. Eh bien ! non. La légende et l'exagération furent plus fortes que l'équilibre naturel de la justice, et quelques semaines plus tard, Robert Charlebois remplissait de nouveau les salles de Montréal.

Un autre four monumental, en octobre 1969, « La fin tragique de Suparchipelargo » sorte de vaste « musical » ne l'ébranla pas. Le curieux avec lui, c'est que son échec retentissants semblent contribuer à son succès : ses disques connaissent une popularité croissante.

Comment expliquer ce succès, ce phénomène ?

Précisons d'abord que le meilleur public de Robert Charlebois se recrute surtout chez les jeunes et les adolescents. Cependant, nombreux sont les adultes qui sont fascinés par plusieurs de ses chansons.

Ce succès de Robert Charlebois, je voudrais demander à son plus fervent admirateur de l'expliquer ici. Le signataire du paragraphe suivant est mon fils ; il a treize ans.

JEAN-GUY PILON

Pourquoi j'aime Robert Charlebois

Je trouve que Robert Charlebois est le meilleur artiste que le Québec ait jamais connu. Son amour de la musique l'a poussé aux plus hauts sommets de la chanson.

D'après moi, Charlebois restera le meilleur chansonnier québécois ou un des meilleurs. Les compositeurs ou interprètes qui débute avec de la musique « underground » vont disparaître aussi vite qu'ils ont fait leurs débuts, exception faite de quelques privilégiés.

Charlebois, lui, a commencé avec de douces et romantiques chansons telles que : AMOUR IMMOBILE, LA BOULEE, A BOUT DE BRAS... et d'étape en étape il s'est hissé au sommet de la véritable chanson québécoise.

Le public a appris à mieux le connaître lors des revues : « OSSTIDCHO ». Les événements avaient lieu peu après la sortie du super hit « LINDBERGH ». Depuis, Charlebois continue de se perfectionner.

Un de ses derniers 45 tours « TOUT ECARTILLE » (que l'on retrouve sur son cinquième microsillon) nous fait connaître la véritable face du Charlebois d'aujourd'hui : une nouvelle forme de musique.

Charlebois en spectacle, c'est une véritable bête sauvage hors de sa cage. Il sait ce que le public attend de lui et c'est ce qu'il lui donne.

Robert Charlebois s'est créé un univers propre à lui : la musique POP.

En résumant : Robert Charlebois, dit Garou, ne s'en ira pas de sitôt.

DANIEL PILON

COMMISSION

Galère pour laquelle on choisit généralement des forçats droitiers, qui, ramant tous ensemble du même bord, la font tourner en rond. Quand, par erreur, il s'y trouve des galériens non droitiers, il arrive que la barque s'immobilise, ou bien, parfois, avance un peu, généralement en zig-zag.

ANDRÉE LAJOIE

CONTESTATION

Con comme dans con, tes comme dans testicule, station comme dans chemin de croix.

C'est pourquoi le contestataire est une pleureuse sur le chemin du Golgotha. Comme pour elle il lui faut des crucifiés, et puis surtout une Résurrection, ou peut-être un Christ, de toute façon un Miracle.

D'autres disent de la contestation qu'elle est une masturbation car elle rend triste.

JACQUES GOUBOUT

E

ENTREPRISE PRIVÉE

Entreprise étrangère, ou qui le deviendra bientôt.

JACQUES GOUBOUT

F

FÉDÉRALISME

Forme de paranoïa.

ANDRÉ PAYETTE

G

GAUCHE ET DROITE

Les actes politiques doivent être jugés dans un contexte de forces opposées et non dans l'absolu.

DAVID CAUTE

[...] L'idée d'un credo absolu et universel est incompatible avec la liberté.

J.L. TALMON

S'il est des mots profondément subjectivisés, qui possèdent leur charge de répulsion ou d'attraction et sont souvent plus sentis qu'appréhendés, c'est bien ce vieux couple *gauche-droite*, lequel marque de la façon la plus superficielle les tensions propres à la sphère du politique et du social. Une fois de plus les notions archaïques de bien et de mal ont été institutionnalisées. Rien n'échappe à ce manichéisme. Talmon écrira même? : « La gauche affirme la bonté et la perfectibilité essentielles de la nature humaine. La droite déclare que l'homme est faible et corrompu. Toutes deux peuvent prôner

la nécessité de la coercition. » Y a-t-il une façon de saisir les rapports entre les hommes, qui soit innée, selon que l'on vénère l'Ordre ou que l'on cherche la justice ? Bien que cette approximation soit grossière, il semble que la droite historiquement ait choisi l'ordre et son maintien — elle serait donc essentiellement traditionnaliste et conservatrice —, et que la gauche ait été motivée par sa quête de justice et par sa vision du changement nécessaire. Toutefois, Hitler n'a-t-il pas voulu, à sa manière barbare, travailler à la destruction d'un certain ordre établi ? De plus, si on a lié le plus souvent le nationalisme à une idéologie de droite, il s'avère que depuis l'apparition des nationalismes du Tiers-Monde, on ne puisse dissocier aussi facilement gauche et nationalisme. Du moins cette distinction gauche-droite, quant à la question du national, n'a plus de sens. Chefs d'Etat et capitalistes peuvent être aujourd'hui farouchement anti-nationalistes dans la mesure où leurs intérêts sont impliqués. Sont-ils pour autant des hommes de gauche ? On assiste à une évolution où la droite, contrairement à celle du XIXe siècle et du début du XXe siècle, se révèle de plus en plus anti-nationaliste et se soumet docilement à la pression du capitalisme international. D'autant plus que les véritables nationalismes, à notre époque, ne sont que des *aspirations à la souveraineté du peuple*, soutenues par des réflexes de défense contre les deux puissants impérialismes. Aussi lorsque le capitalisme soutient le nationalisme de façade d'un petit pays, on peut être sûr qu'il s'agit là de pantins de droite. Bref, les attitudes réelles de gauche et de droite sont-elles immanentes à toute véritable action politique et socio-économique ? Sinon, ces oppositions qui semblent antinomiques et irréductibles, ne seraient-elles qu'un exercice de dialectique ?

Comme on le voit les questions ne sont pas si simples. Un David Caute a bien fait ressortir les multiples ambiguïtés qui font éclater les concepts traditionnels de gauche et de droite. Lénine lui-même, dans un ouvrage célèbre, traita du « gauchisme » comme d'une maladie infantile du communisme. Tournons-nous, afin de mieux saisir la difficulté, vers deux hommes de notre temps.

Pour un Jean-Paul Sartre, la Politique est la Terre promise, la grande ouverture sur l'homme. On sait que la politique a transformé radicalement sa propre existence. D'une certaine façon Sartre est passé dialectiquement de la rationalité pure à la méditation sur les relations entre les hommes et à l'action. Pour un Valéry, par contre, la politique était l'action en soi la plus impure. Il s'agit donc de deux conceptions antithétiques qui pourraient suffire à discriminer hommes de gauche et de droite. Certes, par le simple fait que Sartre fonde sa vie sur l'acte politique assumé totalement, il ressent certainement davantage les tensions, les mouvements inhérents à la société et à ses groupes. Car, au départ, il s'ouvre à la prise de conscience du social, de l'économique et du politique. Par opposition, on pourrait croire que Valéry se disqualifie lui-même, en rejetant la dimension politique. Sans être nécessairement un homme de droite, il s'extrait de l'espace où les attitudes fondamentales s'affrontent. Il se met « au-dessus de la mêlée ». Peut-être est-ce une position de neutre... Mais c'est sans contredit le choix d'un être qui, à mes yeux, est moins intégralement homme. Le travail du génie n'est pas un alibi pour quelque réduction que ce soit. On peut donc avancer qu'il n'y a d'opposition gauche-droite, que là où il y a prise de conscience de la dimension sociale et politique de l'homme. Et cette opposition, par définition, a toujours existé dans tous les univers politiques. Mais ce n'est pas parce que Virgile, le regard fixé sur Rome, déchiré par les émeutes et l'anarchie, attendait l'homme qui rétablirait l'ordre, un « ordre » par lequel tout devenait possible, ce n'est pas parce qu'il se nourrissait de cet espoir que l'on peut marquer Virgile au fer, en le méprisant comme tout vil collaborateur de l'empereur. Les situations ne sont jamais si claires. Et qui peut catégoriser de tels hommes ?

Lorsqu'il est question de gauche et de droite, la première question qu'il faut se poser est celle-ci : s'agit-il ou bien de la gauche et de la droite institutionnalisées, cristallisées dans leurs métamorphoses historiques, ou bien d'une attitude existentielle qui prolonge les tendances irrépressibles d'un homme en situation ? Doit-on parler de gauche et de droite

selon une perspective strictement historique qui fait remonter le concept de gauche à la Révolution française ? Tel n'est pas mon propos. Voilà pourquoi il me semble nécessaire d'opposer dialectiquement *gauche existentielle* et *gauche institutionnelle*, afin de cerner brièvement, par-delà les malentendus, les comportements véritables de celui que je considère comme un homme de gauche dans les situations réelles. Et ce concept de gauche existentielle n'est d'aucune façon l'équivalent des termes « progressiste » ou « utopiste » : ce qu'un gauchiste aurait tendance à déduire trop rapidement. Ainsi, je suis conscient d'utiliser tout simplement mon droit de mettre en relief les constellations que je perçois dans notre monde de 1970. Je renvoie ceux qui me refusent ce droit aux clartés des spécialistes comme David Cauté ou Maurice Duverger.

L'existentiel... L'institutionnel... C'est sur ce terrain qui déborde la dimension politico-économique, que s'aventurent pour moi les hommes de gauche et de droite. Un homme essentiellement de gauche, par exemple, aura tendance à poser envers et contre tous sa liberté de pensée et de choix, et cela dans une recherche de la vérité, dans un mouvement d'accomplissement, qui sont aux antipodes du refus de l'anarchiste ou de l'action destructrice du terroriste. Il n'en va pas forcément de même de celui qui s'est voué à l'ordre de la gauche institutionnelle. Celui-là porte son insigne rouge ou noir, lève le poing, mais se comporte comme un homme de droite, comme un grégaire. Ce sont ces institutionnalisés qui mettront le masque des purs pour mieux s'acharner contre les réactionnaires et surtout contre les « réformistes ». On a vu récemment comment le Parti communiste français a rejeté de son organisme les questions trop lucides de Roger Garaudy. En définitive, s'agit-il d'établir un état révolutionnaire, quel que soit le sort réservé à l'homme concret du peuple ? L'homme a-t-il priorité sur la situation ? On peut poser des questions semblables au sujet de la perpétuation de l'ordre dit établi. Doit-on laisser un système économique, contrôlé par quelques-uns, avilir les hommes ? Selon les espoirs que l'on a envers les pouvoirs de l'action politique, les attitudes oscilleront. On peut même parler d'un mouvement de balancier de la gauche à la droite, et vice versa.

Donc, il me semble qu'il faille bien distinguer la gauche existentielle de la gauche institutionnelle. En ce sens, je crois que Sartre et Russel sont et furent des hommes de gauche dans leur pensée profonde, dans leur façon de saisir immédiatement les rapports humains. Lorsque Sartre se dresse contre le socialisme d'U.R.S.S. en affirmant au bout d'une longue nuit : « On ne réparera pas la machine, il faut que les peuples s'en emparent et la jettent au rebus », c'est l'homme de gauche qui oppose la sincérité de son existence à l'institution, c'est l'homme de gauche qui se désarme en s'isolant, c'est l'homme de gauche qui retrouve l'innocence afin de mieux démasquer l'hypocrisie. Les *sécurisés* par l'appareil du Parti ne manqueront pas leur cible. Que peut une conscience contre une institution ? Bref, Russel et Sartre sentent et perçoivent lucidement, à travers leur mouvements dialectiques, la complexité de la situation historique. Alors, d'instinct, un instinct éclairé sans cesse par la réflexion, ils sont du côté des exploités, ils sont du côté de la souveraineté populaire, de la véritable participation politique, de l'égalité économique et sociale ; ils sont antimilitaristes, ils sont contre le judiciaire politisé, autant de points qui soulignent le dynamisme de la véritable gauche d'aujourd'hui. Ce qui ne signifie pas que Sartre ne puisse avoir ses répulsions naturelles pour certains mouvements nationalistes et sociaux qui naissent au sein des sociétés traditionnellement catholiques, par exemple. Alors peut-être l'oeil est-il moins pénétrant. Qu'importe ! Il me semble qu'il ne faille pas confondre ce comportement que je sens existentiel, avec les opportunistes de la gauche institutionnalisée — qu'elle se dise socialiste ou anarchiste —, ou avec la propagande des réformistes de droite. Regardons les afficher leur sens du réel, comme si leur *réalisme* était un produit de haute rationalité et de longue expérience scientifique, comme s'ils maîtrisaient le réel et le vivant dans son épaisseur même irrationnelle. (Bien entendu, le *Planning Programming Budgeting System* a permis de mieux rationaliser, mais par ailleurs, la planification stratégique s'accommode assez difficilement des événements de mai 1968 ou des grèves en chaîne imprévisibles. La logique et les mathématiques ont leurs limites.)

Je me demande quelquefois, après d'autres, si, dans le simple fait de passer de la gauche existentielle à l'acceptation de la gauche institutionnelle, il ne s'agit pas, qu'on le veuille ou non, d'un glissement vers la droite. Je me demande si ce glissement est possible ou si cette gauche est en fait composée d'hommes de droite qui s'ignorent. Car si gauche institutionnelle et Pouvoir sont compatibles je ne vois pas comment la gauche existentielle pourrait se neutraliser dans une collusion avec l'Autorité. Où seraient les témoins des errements et des trahisons ? En effet, lorsque le parti communiste soviétique décide de pénétrer à Prague ou d'appuyer Lagos, peut-on encore dire qu'il se porte à la défense des colonisés, des victimes et de la véritable souveraineté du peuple ? A-t-on le droit de qualifier de gauches ces actions-là d'impérialisme déguisé ? Est-ce encore la justice qui est visée ? Ne serait-ce pas plutôt la consolidation d'un ordre, d'un pouvoir qui devient de plus en plus immuable. Lorsque le gouvernement socialiste de Londres soutient Lagos, doit-on considérer comme étant de gauche cette diplomatie qui accorde plus d'importance à la structure précaire d'un fédéralisme imposé par les Blancs, à la lutte pour l'exploitation du pétrole, qu'à la vie de deux millions d'hommes ? Voyons comment Mao, appelé le Père, lance ses adolescents contre les vieux universitaires « réactionnaires ». Han Suyin ira jusqu'à prétendre que Mao est le Christ du XXe siècle. Peut-on vraiment parler d'une passion de l'homme, lorsque cette passion broie les hommes ? Que dire de ces étudiants qui versent une poubelle sur la tête du doyen Paul Ricoeur ? Est-ce là la générosité de la nouvelle jeunesse de gauche ? Le racisme est-il le propre des hommes de droite ? D'où vient alors cet antisémitisme qui se met, en Pologne et en Russie, au service de la propagande du Parti ? Le péronisme était-il un « fascisme de gauche » parce qu'il était soutenu par une classe populaire aveugle ? Et la droite institutionnalisée ? Qui massacre les civils au Viêt-nam ? qui oppose ses chiens aux Noirs ? qui assassine et torture dans les prisons de Grèce et du Brésil ? qui réagit au moyen de matraques dès que la parole descend dans la rue ? qui frappe l'abbé Oraison pour mieux momifier la chrétienté ? qui accable l'opposant sous le poids des procédures judiciaires

ou des tactiques d'une police de plus en plus politique ? Le fascisme n'apparaît-il pas dès que nos concepts, notre théorie et notre réalisme ne craignent de faire le poids contre l'homme vivant ? La politique réussit toujours à justifier les crimes et les pires lâchetés. Celui qui du jour au lendemain accède au pouvoir risque de se laisser lier les mains et de tomber dans le piège d'une implacable logique qui ne pourra plus considérer ces accidents que sont les hommes. Car, à force d'observer les oppositions inhérentes à toute société et de chercher en elles son propre fondement, la pratique du pouvoir, qui se croit intelligent, devient de plus en plus abstraite. La décision finit par s'identifier à l'acte de dépassement dialectique, à la synthèse. Elle devient d'autant plus abstraite et juridique, elle s'éloigne d'autant plus de l'être concret, qu'elle est de plus en plus conditionnée par l'information que lui fournissent les « lobbies », les technocrates et la belle logique primaire de l'ordinateur.

Par conséquent, j'ai de plus en plus la conviction que la gauche institutionnelle des démocraties populaires et la droite de nos démocraties occidentales se confondent finalement dans un même mouvement de réaction, dans le même mépris de l'homme. Il y a actuellement, dans le monde, un glissement généralisé vers la droite. On peut parler d'une réaction universelle des pères dans la mesure où jamais, à aucune autre époque, 185 fils ne furent si conscients, si dégoûtés par l'héritage des pères. La civilisation se transforme tellement rapidement, que les conservatismes se durcissent, que les pouvoirs s'emmurent, que partout on tend vers l'équilibre apparent d'un ordre faux et pourri. Que ce soit l'ordre soviétique ou l'ordre pseudo-démocratique, on met le même soin à ne pas ébranler leur cohérence artificielle. (Le pouvoir ne devient un peu plus souple, que si le peuple se tait et besogne.) Partout on ralentit le mouvement comme si on voulait compri-

mer la poussée volcanique qui porte l'homme vers de nouveaux équilibres. Cette émergence de la droite est perceptible dans les moindres actes de ceux qui gravitent autour du pouvoir et de ceux qui veillent sur les normes. On peut sans doute affirmer que l'humanité, actuellement, tente, à travers ses diverses formes de pouvoir, de mettre un frein à son accélération. C'est pourquoi, à tout instant, on bascule dans la violence, on ne fonde son espérance que sur elle.

On l'aura compris j'ai perdu foi en la gauche institutionnelle — et je ne parle pas de la droite qui depuis longtemps a jeté son masque. Quand j'observe son mouvement historique, je suis près de dire avec Valéry que décidément la politique est impure et qu'elle corrompt ceux qui s'y livrent. Certes, ce serait accepter aveuglément un dualisme que je refuse. Je ne consens pas à me laisser acculer à ce mur. Or la gauche institutionnelle opprime. La grande théoricienne a pris le visage du grand Inquisiteur. Tout cela se ramifie dans mille groupuscules sectaires. Cette gauche se moque de plus en plus de la véritable souveraineté du peuple, laquelle ne peut s'appuyer que sur des hommes de chair. Il ne me reste donc que la gauche existentielle. Et celle-ci ne repose en définitive que sur des solitaires, des exilés parmi les hommes. Nous retournons aux grands marginaux qui ont toujours surgi au cours de l'histoire, au-delà des tensions institutionnalisées. Il n'y a pas de messianisme qui tienne, quand il s'institutionnalise. Car alors il se fixe dans un ordre et ne répond plus à sa seule raison d'être qui était de débusquer les inégalités et d'oeuvrer à l'épiphanie de l'homme. Il oublie trop facilement l'homme concret, bafoué par toutes les blanches hypocrisies qui tendent à justifier le respect de l'ordre quel qu'il soit. Mais peut-être suis-je déjà hors de l'aire politique ? Les grands marginaux, même ceux dont la pensée est radicalement politique dans sa recherche, sont des êtres de

frontières. Leur destin est de rappeler sans cesse aux pouvoirs de gauche et de droite que finalement l'homme n'est pas qu'un jouet, qu'il n'est pas sur un échiquier, qu'il n'est pas réductible aux ordres, aux justices et aux paradis que la politique lui fabriquent.

FERNAND OUELLETTE

[*A paraître dans un ouvrage intitulé ACTES RETROUVÉS aux éditions HMH.*]

I

INDIENS

Anciens Canadiens errants, répartis maintenant en 41 bandes, vivant dans 26 réserves au Québec, totalisant 180,000 acres pour 23,000 personnes. Soit 7.7 acres par Indien, ce qui fait de ces braves gens les plus grands propriétaires terriens (en moyenne) du pays. Mais que veulent donc les Indiens ?

JACQUES FOLCH

INFORMATION (théorie de l')

La théorie de l'information, qui est une théorie de la physique, fut développée aux Etats-Unis dans les années quarante par les laboratoires de la société Bell. Pour le grand mathématicien Claude Shannon, qui en fut le père, le problème se posait de la façon suivante : sur un circuit donné, comment assurer la réception fidèle d'un message malgré les perturbations, les parasites et autres formes de bruit ? Ce qu'il importe de retenir, c'est que Shannon, par sa théorie, nous permet de considérer l'information du point de vue de la quantité et même de mesurer cette quantité grâce à une unité de mesure. Aujourd'hui, la théorie de l'information joue un

rôle essentiel dans la conception des systèmes complexes tels les ordinateurs.

L'apport de la théorie de l'information à la linguistique théorique a été jusqu'ici non négligeable bien qu'assez limité. Il concerne surtout la statistique du discours (voir par exemple les recherches de Mandelbrot) et nous lui donnons une meilleure compréhension de certains phénomènes de fréquence de mots (loi d'Estouf-Zippf). Dans l'état actuel des recherches, il n'apparaît pas possible d'appliquer la théorie de l'information à la *sémantique*. Bien plus importante et rentable pour la linguistique nous apparaît la théorie générale des automates. On sait qu'elle coïncide assez exactement avec la grammaire formelle de Chomsky. Ainsi que le remarque le linguiste tchèque Peter Sgall : « Des liens très étroits ont été créés entre la linguistique et la théorie des automates. La grammaire générative de Chomsky est cette forme de description de la langue qui peut être comparée directement à l'appareil mathématique dont on se sert dans la théorie des automates pour figurer la structure formelle de systèmes très variés. »

On peut de ce point de vue considérer la grammaire comme une « machine logique. » Inutile d'ajouter que le structuralisme trouverait dans ces tentatives, s'il daignait s'y intéresser, des sujets de profonde délectation.

En pédagogie, la théorie de l'information a fourni des notions utiles qui ont permis une analyse plus précise et réaliste du processus de communication maître-étudiant : émetteur, récepteur, filtre, feedback, redondance, bruit, rendement informationnel, etc. L'enseignement programmé (qu'il ne faut pas confondre avec l'enseignement par ordinateur) en a bénéficié.

Quant aux études littéraires, elles n'ont pas offert de prise solide à la théorie de l'information. Une théorie de la physique — c'est normal — trouve plus facilement des champs d'application en biologie (dans le cas qui nous occupe neurophysiologie et génétique), ou en électronique, que dans l'espace d'un poème d'André Breton.

L

LAURENTIDES

Région légèrement montagneuse du Québec où se trouvaient plus de 15,000 lacs ou étangs poissonneux, beaucoup d'arbres, quelques rivières et une faune nombreuse et variée. Les Québécois ont entrepris de peupler cette région depuis trente ans environ, à raison d'une heure par semaine (actuellement tous les lundis de 7 h. 30 à 8 h. 30). Sur un sol impossible, où rien ne pousse correctement de ce qui se mange, ils ont entrepris, à la suite d'un prêtre-paysan et d'un vieil écrivain, ce qu'ils appellent une colonisation. A force d'assujettissement consenti, et glorieux, à un dogme religieux étroit, à une doctrine de prolifération des familles pauvres, et surtout à la toute puissance de l'argent, ils ont réussi, lundi après lundi, subventionné par la radio-télévision d'Etat, à transformer cette région agreste en jachères tristes, maigres prairies où paissent des troupeaux faméliques, fermes décrépites et déboisements anarchiques.

L'exemple de cette colonisation se transmet par tradition télévisuelle : toutes les semaines, le mythe-dollar, la rouerie victorieuse, la richesse dominante sont martelés à chacun des descendants de ces premiers colons. Ce qui sans doute est excellent, puisque nous nous précipitons toujours à l'assaut des Laurentides où abondent les motels infects, les fausses auberges françaises pour professionnels en goguette,

les cabanes à hot-dogs qui s'annoncent quatre milles à la ronde par de jolies pancartes de couleur, et bien d'autres établissements où le petit commerce se développe, avec la pollution.

Il reste peu de poissons. Peu d'animaux. Seuls, quelques loups parfois se risquent à descendre aux villages, où les attendent les commerçants, fils de Poudrier-la-Honte.

JACQUES FOLCH

LEADERSHIP

Je ne retiendrais de ce mot que la dernière syllabe : ship, ce qui veut dire bateau. En somme celui qui a du leadership est celui qui peut vous monter un bateau, vous mener en bateau et vous couler si besoin est.

Le choix de Robert Bourassa au P.L.Q. s'avère donc logique : il a des chantiers maritimes (à Sorel) une certaine connaissance.

Au Québec l'on se plaint régulièrement de l'absence de leadership, ce qui s'explique par l'absence — évidemment — de marine marchande.

JACQUES GOUBOUT

LITTÉRATURE

« De quoi donc vous mêlez-vous », avait dit le Prince à l'Arioste lui présentant, tremblant, son grand poème. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la littérature est contestée.

Aujourd'hui, on affirme qu'elle est finie en alléguant McLuhan qui se trouve à être, assez curieusement, l'un des grands critiques littéraires de notre temps.

On allègue aussi le cinéma sans songer que le clivage de l'ancien et du moderne ne passe nullement par ce qu'on a convenu d'appeler les *média*. Il y a plus de rapports réels et profonds entre l'oeuvre de Rabelais, qui est un livre vieux de quatre siècles, et le *Yellow Submarine* des Beatles ou la *Petulia* de Richard Lester qui sont des films récents, qu'entre ces derniers et un autre film, par exemple le *Benjamin* de Michel Deville dont on aura peine à trouver un équivalent plus totalement infect et réactionnaire.

Maintenant, ce sont les professeurs qui relancent le fameux cri : « poètes, vos papiers ! » Mais le poète n'a pas de carte d'identité en règle avec estampille. Et on ne le consulte d'ailleurs pas sur la question. Seulement, encore aujourd'hui, avec les mots de notre temps, il s'efforce dans la solitude de refaire le monde, transformant la langue (ou le langage) en un certain type de parole. Ce phénomène singulier ne comporte aucun rapport allant de soi avec d'autres qu'on nomme production et consommation. Bien plus, il se trouve — cela va faire de la peine à beaucoup de braves gens — que le cinéma *n'est pas un langage*, ni la télévision, ce qui ne signifie

pas que les cinéastes ou les téléastes ne sont pas des personnes ayant quelque chose à dire. Mais Rubens ou Rodin, qui n'étaient pas des écrivains, avaient aussi quelque chose à dire.

Le rapport entre l'écrivain et le langage (le langage défini de façon précise et non lâche ou purement métaphorique) est spécifique et on doit le considérer et l'étudier comme tel. Le rapport entre le cinéaste ou le téléaste et les images (et ce qui permet les images) vaut également qu'on l'étudie comme un phénomène ayant ses caractères propres. Il faudrait cesser de parler du cinéma avec des concepts empruntés à la littérature ; voilà tout le problème de la critique cinématographique actuelle. Mais l'inverse est vrai aussi.

La meilleure façon de comprendre ce qui précède, c'est de se mettre soi-même à écrire un poème, une nouvelle, un roman.

ANDRÉ BELLEAU

P**PARTICIPATION**

Elle n'agace que les libéraux, car elle est une étape plus avancée que le libéralisme. Les autres n'y voient qu'anarchie : ils ne comprennent pas que le ralentissement de l'activité économique et technologique fait partie justement de la philosophie de la participation dont l'objectif n'est pas de maximiser la production mais la communication (la mise en commun de cotations humaines) en somme une reprise en main de l'activité technologique par la culture, une hominisation. De plus il ne faudrait pas oublier l'évolution normale des rapports de subordination ; nous avons franchi les étapes qui allaient du despotisme à l'autoritarisme, au paternalisme, au libéralisme (généreux mais qui se meurt) et nous aurons d'ici 10 ans une démocratie de participation, ce qui sera plus gai qu'une démocratie « populaire », puisque c'est au départ le refus de toute dictature, même prolétaire, même éclairée.

JACQUES GODBOUT

PERCÉ (rochers de)

L'attrait magnétique de ces rochers tient-il au fait qu'ils présentent les deux symboles sexuels : la tour et la caverne ? Une réflexion s'impose. Elle est là, dans l'eau.

JACQUES FOLCH

PROVERBE

Un C.F. bien ordonné commence par lui-même.
De deux Canadiens français il faut choisir le moindre
Il vaut mieux tenir son C. F. que courir après.
A l'impossible C. F. nul n'est tenu.
De la discussion avec un C. F. jaillit la lumière
Il ne faut pas dire C. F. je ne porterai point de ton eau.
Il ne faut jurer de rien ... surtout pas d'un C.F.
Toute vérité n'est pas bonne à dire ... à un C.F.
C.F. bien ordonné commence par lui-même.
Un mauvais arrangement vaut mieux ... qu'un bon C.F.
Trop de C.F. ... nuisent.
A beau mentir ... qui est C.F.
Coeur qui soupire n'a pas le C.F. qu'il désire.
A chaque jour suffit ... un C. F.
Au royaume des aveugles les C. F. sont rois.
Il faut battre le C. F. pendant qu'il est chaud.
Il faut tourner son C. F. sept fois avant d'en parler.
Il faut rendre à César ce qui appartient à César et aux C. F. ce
qui appartient aux Anglais.
L'enfer est pavé de C. F.
La nuit, tous les C. F. sont gris.
Nul n'est C. F. en son pays.
L'oisiveté est la mère de tous les C. F.
Plus on est de C. F. plus on rit.
Point de C. F. bonne nouvelle.
Quiconque se sert d'un C. F. périra par un C. F.
Qui paye un C. F. s'enrichit.
C. F. mal acquis ne profite jamais.
Dans le doute n'appelle pas un C. F.
Tant va le C. F. à la taverne qu'à la fin il se casse.

RAYMOND LÉVESQUE

Q

QUÉBEC (Ville de)

Son carnaval.

JACQUES FOLCH

O

OTTAWA (City of)

Ville d'art.

JACQUES FOLCH

V

VERDUN (Ville de)

Patrie de Claude Wagner, fils du regretté compositeur lyrique.

JACQUES FOLCH

Z

Z (le film)

Ce n'est pas parce que tout dictionnaire a besoin de quelques définitions à la dernière lettre de l'alphabet que nous avons retenu Z, mais parce que ce mélodrame politique a eu un succès inespéré au Québec.

Si l'on met de côté les jugements prétentieux des spécialistes (« Z n'est pas un film politique » etc.) qui sont les puritains masochistes de la gauche du XIXe siècle et du XVIe arrondissement, il faut surtout retenir des interviews des spectateurs que Z traça pour eux, par analogie, le portrait de la situation québécoise.

Pour le spectateur moyen la situation en Grèce, avant l'avènement du Gouvernement des colonels n'est que décalque de la situation québécoise.

Le drame, ou le mélo c'est selon, reste que la C.I.A. est vraisemblablement de leur avis.

JACQUES GOUBOUT